

Le cinéma et la rue où apparaissent les mortels

Aude Renaud-Lorrain

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

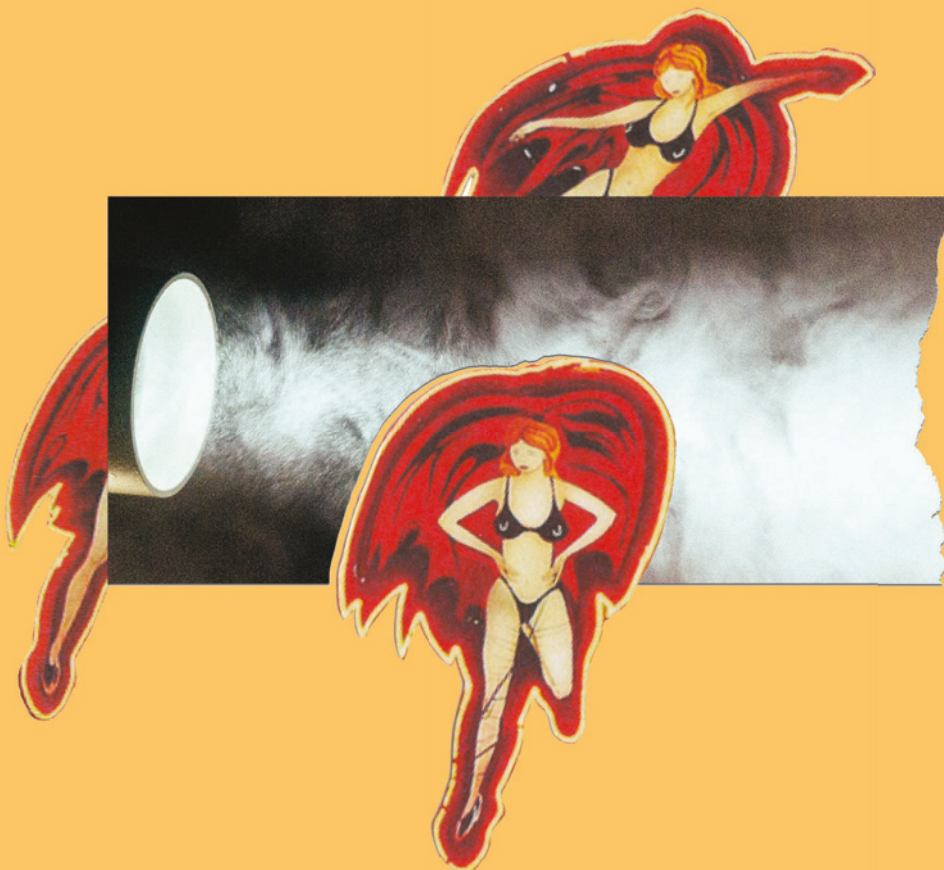
Citer cet article

Renaud-Lorrain, A. (2020). Le cinéma et la rue où apparaissent les mortels. *24 images*, (195), 63–65.

Le cinéma et la rue où apparaissent les mortels

par AUDE RENAUD-LORRAIN, directrice par intérim, Cinéma Moderne

↑ Illustration : Daphnée Brisson-Cardin



**Allez au cinéma, c'est être avalé
par lui, dans cet organe aux sièges
rouges veloutés, et ensuite être
recraché dans le monde.**

Allez dans une salle de cinéma, c'est donc nécessairement être confronté au monde, non pas dans la salle, bien que la confrontation y soit possible, mais en sortant, car après avoir été imbibé par un film, on entreprend une forme de réadaptation à la réalité.

Il est vrai que l'on peut rester complètement imperméable à un film, être allergique jusqu'à l'insupportable ; tout être normalement constitué sortirait alors de la salle en murmurant des excuses et en écrasant quelques pieds au passage, mais d'autres, comme l'auteure de ces lignes, restent collés au velours rouge, obéissant à quelque surmoi masochiste.

Si cela est chose possible, parfois, à l'inverse, un film vous saisit et, dans ce cas, à la sortie, nous, êtres sensibles, atterrissons sur le trottoir accablés par le désir de tout casser, de changer le monde en commençant par nos vies ou de serrer fort dans nos bras notre grand-mère décédée l'an dernier. En 2003, après avoir vu en salle *Elephant* de Gus Van Sant, l'atterrissage fut particulièrement brutal. Un an plus tard, avec *L'esquive* d'Abdellatif Kechiche, il fut révélateur. Atterrir sur le trottoir n'est pas comme atterrir dans son canapé au milieu du salon, c'est entreprendre une discussion avec autrui ou une marche solitaire ; c'est être un vendredi soir au cœur de l'ancien Red Light District, la tête occupée par les dernières images d'un film se mélangeant avec les cris de la foule et les néons angéliques du Club Super Sexe, rue Sainte-Catherine ; c'est être réchauffée par un soleil d'été alors que le corps grelottant décongèle peu à peu suite à une exposition prolongée à l'air conditionné de la salle et que les passants insouciantes n'ont aucune idée des pensées qui vous accablent.

Cette confrontation soudaine au monde passe par la confrontation à la rue, ce lieu public par excellence. La salle de cinéma, bien que payante, est aussi un lieu commun. Dans cet espace se crée le social, la collectivité. Ici, on pense au monde de demain, notre réflexion dépasse notre propre vie.

L'errance s'ensuit, une errance qui permet de s'agripper à nouveau à la réalité, de ne pas la lâcher, de trouver un sens à notre vie et à celles des autres, car s'il est possible de quitter notre monde, il peut être difficile d'y retourner. On ne s'étonnera pas que les grands cinéphiles soient souvent de grands

dépressifs. L'errance invite à cette réflexion et c'est dans les rues que se prépare l'insurrection.

La rue est le lieu de la révolte, comme la salle de cinéma. Dans cette salle, l'injustice n'est pas murmurée dans le creux de l'oreille, elle est criée haut et fort ! Le cinéma peut être cruel, mais il est aussi l'un des plus grands justiciers. La salle de cinéma nous oblige à confronter le monde, car la rue est un passage obligatoire entre le lieu de la projection et notre logis (à l'exception des habitants des Galeries du Parc). La rue est alors celle qui accueille le spectateur euphorique ou larmoyant, voire déçu... du film ou du monde. Parfois, c'est aussi le profond dégoût de l'injustice qui hante cette marche du retour, cette discussion avec un ami, car l'art dans sa plus belle forme est populaire, non pas parce qu'il plaît aux masses, mais parce qu'il défend l'exclu, le rejeté, il punit le coupable et pardonne le repentant. Le cinéma n'est pas le catéchisme, mais presque.

Une amie me parlait d'un texte de Silvia Federici, *Witches and class struggle*, et cette lecture m'a menée vers un balado de France Culture, *Les nouvelles vagues* de Maylis Besserie, qui lisait un passage de la *Condition de l'homme moderne* d'Hannah Arendt, cité par Marie Escorne. Merci à toutes ces femmes. La citation va comme suit :

« C'est par rapport à cette signification multiple du domaine public qu'il faut comprendre le mot « privé » au sens privatif original. Vivre une vie entièrement privée, c'est avant tout être privé de choses essentielles à une vie véritablement humaine : être privé de la réalité qui provient de ce que l'on est vu et entendu par autrui, être privé d'une relation « objective » avec les autres, qui provient de ce que l'on est relié aux autres et séparé d'eux par l'intermédiaire d'un monde d'objets commun, être privé de la possibilité d'accomplir quelque chose de plus permanent que la vie. La privation tient à l'absence des autres ; en ce qui les concerne l'homme privé n'apparaît point, c'est donc comme s'il n'existait pas. »

La philosophie est affaire publique, comme l'art ! La salle de cinéma comme la rue sont des lieux communs, nous y apparaissions et y existons ; c'est pour cela que je les aime.